

# LA PAROLE PLURIELLE DE MAURICE BLANCHOT

Idoia Quintana Domínguez

UCL/UCM

[idoiaquin@yahoo.es](mailto:idoiaquin@yahoo.es)

L'expression « parole plurielle » est reprise par Blanchot pour faire référence à un type d'écriture polyphonique, dans l'alternance de pensées différents. Ces pensées à distance les uns des autres sont accueillis comme un signe d'une certaine rupture de liaisons, une sorte de dispersion qui tend à l'affirmation d'un rapport nouveau dans un ensemble non fermé, non clos, fragmentaire, qui suspende l'unité.

Pourtant, aujourd'hui, je ne parlerai pas de la « parole plurielle » en tant que concept blanchotien. Je voudrais montrer, à partir d'un petit livre de cet auteur qui porte comme titre *La communauté inavouable*, cela qu'on pourrait appeler la parole plurielle de Maurice Blanchot. Cette pluralité constitue le centre de mon approche à Blanchot, à savoir, la pluralité qui se trouve *entre* la parole littéraire, la parole politique, la parole éthique, ou bien, la parole d'écriture, la parole communautaire, la parole de la responsabilité.

En 1983 Jean-Luc Nancy publie un long article dans la revue *Aléa* intitulé « La communauté désœuvrée ». Son propos consistait en une analyse de l'être de la communauté, de « l'être-en-commun », par la voie ontologique ; problématiser cela qu'indique le mot, bien connu, de « commun » mais que, pourtant, restait encore incertain. Dès premier paragraphes, Nancy aborde cela que se montrait comme « l'horizon indépassable » pour une pensée de la communauté: le communisme. Le communisme, en tant que projet à réaliser ou à rencontrer constitue l'essence de l'humanité comme une totalité transparente. L'humanité s'offre à soi-même la tâche de se donner sa propre essence, d'œuvrer sa propre essence, forme qui définit cela que Nancy appellera l'immanence.

Il n'y a aucun type d'opposition communiste— ou disons, communautaire pour bien indiquer que le mot ne doit pas être restreint ici à ses références politiques strictes — qui n'ait été ou qui ne soit toujours profondément soumis à la visée de

la communauté *humaine*, c'est-à-dire à une visée de la communauté des êtres produisant par essence leur propre essence comme leur œuvre, et qui plus est produisant précisément cette essence *comme communauté*. Une immanence absolue de l'homme à l'homme — un humanisme — et de la communauté à la communauté — un communisme.<sup>1</sup>

Dans l'autre extrême du communisme, et comme son reverse, on trouve l'individualisme, le sujet émancipé. Il n'est pas, affirme Nancy, que une figure symétrique de l'immanence : « le pour-soi absolument détaché, pris comme origine et comme certitude »<sup>2</sup>. Dans tous les deux, communisme et individualisme, on retrouve une même puissance assimilatrice : un pouvoir infini où *tout* prendrait forme sous sa capacité de domination : la nature, l'humanité, Dieu, même la mort. Cette dernière constituera le cas le plus notable du gouvernement de la négativité pour lequel rien peut rester au dehors de son œuvre totale. Assimilé dans le procès producteur, chaque mort singulière sera intégré dans l'œuvre de la communauté sous une sorte d'immortalité où l'individu se dissout en tant que particulier ; ou bien, dans le cas de l'individualisme, la mort, transformé en pouvoir, devient la garante de l'irréductibilité de chaque individu en assurant sa place propre et inéchangeable.

Si l'individualisme est un « atomisme inconséquent », « qui oublie que l'enjeu de l'atome est celui d'un monde », Nancy va à affirmer au propos de l'individu que il faut « une inclination de l'un vers vers l'autre, de l'un par l'autre ou de l'un à l'autre. La communauté est ou moins le *clinamen* de l'individu »<sup>3</sup>, il faut l'incliné hors de lui-même, sur ce bord qui est celui de son *être-en-commun*.

George Bataille sera l'auteur de référence pour Nancy dont il dit qu'il est le premier à faire l'expérience de violenter la forme de l'absolue, cette forme qu'oublie et refuse essentiellement le rapport avec autrui, qu'également refuse la mort comme forme que mettre au sujet au dehors de soi même. À partir de cela, c'est que Nancy va proposer est une communauté fondé sur l'exposition des êtres à la mort, à la mort d'autrui qui inaugure une ouverture que mets en rapport ces êtres singuliers avec un dehors et que de cette façon, s'ouvre à l'inconnue, à ce qui suspende et fragmente le sujet mais que au même temps fonde un être-en-commun à travers d'un partage de quelque chose que ne peut pas devenir œuvre.

---

<sup>1</sup> Nancy, J.-L., *La communauté désœuvrée*, Christian Bourgois, 2004, p. 14.

<sup>2</sup> *Ibid*, p. 16.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 17.

Ce vite parcours par l'article de Nancy, nous permet d'introduire *La communauté inavouable* de Blanchot. Comme on peut distinguer, Blanchot semble confronter au titre de l'œuvre de Nancy, « La communauté désœuvrée », l'inavouable. Blanchot publie *La communauté inavouable* quelque mois après l'article de Nancy. Du commencement, il reprendre le même projet :

À partir d'un texte important de Jean-Luc Nancy, je voudrais reprendre une réflexion jamais interrompu, mais s'exprimant seulement de loin en loin, sur l'exigence communiste, sur les rapports de cette exigence avec la possibilité ou l'impossibilité d'une communauté en un temps qui semble avoir perdu jusqu'à la compréhension (mais la communauté n'est-elle pas en dehors de l'entente?), enfin sur le défaut de langage que de tels mots, communisme, communauté, paraissent inclure, si nous pressentons qu'ils portent tout autre chose que ce qui peut être commun à ceux qui prétendraient appartenir à un ensemble.<sup>4</sup>

De cette façon, Blanchot commence la première partie de son livre intitulé « La communauté négative ». Ici, Blanchot suit la critique au communisme et à l'individualisme en tant que formes de l'absolu clos sur soi-même. Il fait également recours au Bataille aussi afin de montrer un principe d'insuffisance, un principe d'incomplétude, que se trouve à la base de chaque être et qui défait l'absoluité de l'absolue. Cette incomplétude conduit à un questionnement qui ne peut pas venir de soi-même - sauf qu'on soit déjà un autre que soi-même -, qui a besoin alors d'autre, d'un autre pour être effectué. Ce questionnement essentiel à l'être ne peut pas venir que de la communauté, d'autrui ; et au même temps, parce que il y a cette insuffisance que vienne d'autrui, il faut qu'il y a une communauté. Double mouvement, double implication : la insuffisance, la possibilité de se mettre en question, ouvre à la communauté et cela est seulement possible à partir de la communauté. L'être commandé à une question sous la forme d'un excès, cela qu'échappe à la compréhension, à la maîtrise, ne peut pas se réduire par un travail négative. Dans *L'entretien infini*, on peut lire :

Cela est admirable, l'homme parvient au contentement par la décision d'un mécontentement incessant ; il s'accomplit, parce qu'il va jusqu'au bout de tous ses négations. Ne devrait-on pas dire qu'il touche l'absolu, puisqu'il aurait le pouvoir d'exercer totalement, c'est-à-dire de *transformer en action*, toute sa négativité ? Disons-le. Mais, cela à peine dit, nous nous heurtons à ce dire comme à l'impossible qui nous rejette en arrière, comme si, le disant, nous risquions en même temps d'effacer le discours. C'est qu'ici intervient la contestation décisive. Non, l'homme n'épuise pas sa négativité dans l'action ;

---

<sup>4</sup> Blanchot, M., *La communauté inavouable*, Minuit, 1983, p. 9.

non, il ne transforme pas en pouvoir tout le néant qu'il est ; peut-être peut-il atteindre l'absolu en s'égalant au tout et en se faisant la conscience du tout, mais plus extrême que cet absolu est alors la passion de la pensée négative, car elle est encore capable, face à cette réponse, d'introduire la question qui la suspend, face à l'accomplissement du tout, de maintenir l'autre exigence qui, sous forme de contestation, relance l'infini.<sup>5</sup>

Cet excès qui ne peut pas être réduit, lui fait se trouver face à l'abîme d'être dans l'autre, parce que c'est l'autre, c'est de l'autre d'où viens cette excès, sous la forme de l'impropre, d'un sujet brisé du début. Blanchot dira, je trouve autrui à ma place, il porte ma mort.

Une structure testamentaire se mettre en œuvre, la mort se montre comme l'excès par excellence qu'on peut pas transformer par une action négative en pouvoir. Apparemment le plus propre, ma mort, inaliénable, je la trouve à partir autrui, non à moi, mais porté par l'autre. Je trouve ma présence à autrui.

Qu'est-ce donc qui me met le plus radicalement en cause ? Non pas mon rapport à moi-même comme fini ou comme conscience d'être à la mort ou pour la mort, (allusion à Heidegger), mais ma présence à autrui en tant que celui-ci s'absente en mourant. Me maintenir présent dans la proximité d'autrui qui s'éloigne définitivement en mourant, prendre sur moi la mort d'autrui comme la seule mort qui me concerne, voilà ce qui me met hors de moi et est la seule séparation que puisse m'ouvrir, dans son impossibilité, à l'Ouvert d'une communauté. »<sup>6</sup>

Séparation, rupture souveraine avec la souveraineté du « je », voilà l'ouverture à la communauté. Mais il faut préciser, dans cette rupture la séparation du « je » n'est pas rencontre avec autrui, communion. La séparation reste en tant que séparation, interruption. La communauté n'est pas la consolation dans l'esprit d'un Nous indifférencié. La solitude deviens solitude essentielle, abandonne où celui qui s'abandonne est abandonné par les autres. La communauté est la communauté du désastre, dans la désorientation d'un désert. Le désastre indique l'absence des astres, d'horizon, de rencontre, de fusion, de communion, de transcendance, de intersubjective, de stabilisation. Le désastre est le principe et la fin de la communauté. Blanchot affirme à propos d'Acéphale auquel va consacrer plusieurs chapitres: « Acéphale appartenait ainsi, avant d'être et dans l'impossibilité d'être jamais, à un désastre qui non seulement

---

<sup>5</sup> Blanchot, M., *L'entretien infini*, Gallimard, 1980, p. 304.

<sup>6</sup> Blanchot, M., *La communauté inavouable*, op.cit., p. 21.

le dépassait et dépassait l'univers qu'il était censé représenter, mais transcendait toute nomination d'une transcendance. »<sup>7</sup>

Tous les relations entre les êtres est déterminée par cette structure désastreuse qu'indique ce temps qui va dès avant d'être et dans l'impossibilité d'être jamais accompli. Elle se accomplit quand elle ne s'accomplit pas. L'amitié respecte cette impérative temporelle, elle met en avance le deuil pour l'ami avant sa mort, me fait répondre à son absence. Blanchot, dans *L'Amitié* nous dit : « nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. », « Reste encore que la proximité du plus lointain, la pression du plus léger, le contact de ce qui n'atteint pas, c'est par l'amitié que je puis y répondre, une amitié sans partage comme sans réciprocité, amitié pour ce qui a passé sans laisser de traces, réponse de la passivité à la non-présence de l'inconnu. »<sup>8</sup>

La mort est l'épreuve suprême de cette déliaison sans laquelle aucune amitié n'eût jamais lieu. L'amitié, dit Derrida dans *Politique de l'amitié*, « s'écrit selon l'écriture du désastre. Et d'un désastre qui est moins le désastre de l'amitié (pour l'amitié) que le désastre sans lequel il n'est pas d'amitié, le désastre au cœur de l'amitié, le désastre *de* l'amitié ou le désastre comme amitié. »<sup>9</sup> L'amitié comme la communauté s'inscrit dans le temps messianique, le temps qui énonce, qui prie, « viens », un « viens » qui ne arrive avec la présence dans un décalage temporel. Blanchot, dans *L'Écriture du désastre*, écrit :

Le messianisme juif (chez certains commentateurs) nous laisse pressentir le rapport de l'événement et de l'inavènement. Si le Messie est aux portes de Rome parmi les mendiants et les lépreux, on peut croire que son incognito le protège ou empêche sa venue, mais précisément il est reconnu ; quelqu'un, pressé par la hantise de l'interrogation, lui demande : « Quand viendras-tu ? » Le fait d'être là n'est donc pas la venue. Auprès du Messie qui est là, doit toujours retentir l'appel : « viens, viens » Sa présence n'est pas une garantie. Future ou passée [...], sa venue ne correspond pas à une présence. L'appel non plus ne suffit pas ; [...] Et s'il arrive qu'à la question : « pour quand ta venue ? », le Messie réponde : « Pour aujourd'hui », la réponse certes est impressionnante : c'est donc aujourd'hui. C'est maintenant et toujours maintenant. Il n'y a pas à attendre, bien que ce soit comme une obligation d'attendre.<sup>10</sup>

---

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 33.

<sup>8</sup> Blanchot, M., *L'amitié*, Gallimard, 1971, pp. 328-329.

<sup>9</sup> Derrida, J., *Politiques de l'amitié*, Galilée, 1994, p. 329.

<sup>10</sup> Blanchot, M., *L'Écriture du désastre*, Gallimard, 1980, pp. 214-215.

La communauté n'est seulement quelque chose qui ne s'accomplit pas, elle est aussi cet appel, l'attente toujours débordée par la venue de l'inattendu que n'étouffe pas cet appel.

Blanchot parle dans *La communauté inavouable*, comme dans des autres écrits, de Mai 68. Ici on retrouve ce même rapport entre l'événement et l'inavènement. Une contestation ou pouvoir à partir du renoncement à toute action négative, sans programme, sans envie d'échanger un pouvoir par un autre, se met en jeu dans ce moment hors du temps. Autant l'inattendu - aucune attente peut préparer sa venue - comme sans possibilité de prolongement. Temps de l'absence du temps où rien s'accomplit même s'il a eu lieu. Et à la fin duquel il reste la même question : « l'événement ? et est-ce que cela a eu lieu ? »<sup>11</sup> Événement que ne peut pas s'inscrire dans une temporalité homogène, linéaire parce que qu'il est précisément l'interruption de toute causalité, de tout temps ordonné par le telos, conçu comme temps téléologique. Bouleversement du temps que doit impliquer une ouverture à la venue, une ouverture originelle à l'inconnu à laquelle Blanchot va consacrer la deuxième partie de *La communauté inavouable* intitulée « La communauté des amants ».

Blanchot introduit dans cette partie un commentaire du récit de Marguerite Duras *La maladie de la mort* qui avait été déjà publié, quelques mois auparavant, dans la revue *Le nouveau commerce*. À partir de ce récit Blanchot met en relation l'amour, la passion amoureuse, avec l'éthique.

Les affirmations « l'amour est plus fort que la mort » et « l'amour n'a jamais connu de loi » structurent ce commentaire. Elles montrent la dissymétrie qu'on trouve toujours entre les êtres, une dissymétrie qui montre comment l'accomplissement de tout amour véritable seulement peut être réalisé sur le mode de la perte, la perte non de quelque chose qui nous appartient mais qu'on n'a en eu jamais. Le je et l'autre ne sont jamais en synchronie, contemporains, mais séparés « par un « pas encore » qui va de pair avec un « déjà plus » ». Mais cette différence n'est pas une simple séparation, un isolement, au contraire le je et l'autre sont « inaccessibles, et dans l'inaccessible, soumis à un rapport infini. » L'amour est plus fort que la mort parce que il ne connaît pas de loi, même la loi qui est sanctionnée avec la mort, la mort même avec l'air de la loi. L'assistance à l'autre est première dans l'amour, en traversant la limite que la mort représente parce que il le contient. Si l'amour est repris comme thème par Blanchot est surtout parce que

---

<sup>11</sup> Blanchot, M., *La communauté inavouable*, op.cit., p. 54.

il nous parle d'une antériorité à la décision, même à la liberté comme au vouloir. On ne peut pas vouloir aimer, simplement on aime. Caractéristique qu'on peut traduire, dit Blanchot, par

[...]les mots premiers de l'éthique (tel que Levinas nous les a découverts) : attention infinie à Autrui, comme à celui que son dénuement met au-dessus de tout être, obligation urgente et ardente qui rend dépendant, « otage » et, Platon le disait déjà, esclave par-delà toute forme de servilité admise. Mais la morale est loi et la passion défie tout loi ? Précisément, c'est ce que ne dit pas Levinas, contrairement à certains de ses commentateurs. Il n'y a possibilité de l'éthique que si, l'ontologie –que réduit toujours l'Autre au Même –lui cédant le pas, peut s'affirmer une relation antérieure telle que le moi ne se contente pas de reconnaître l'Autre, de s'y reconnaître, mais se sent mis en question par lui au point de ne pouvoir lui répondre que par une responsabilité qui ne saurait se limiter et qui s'excède sans s'épuiser. Responsabilité ou obligation envers Autrui qui ne vient pas de la Loi mais d'où celle-ci viendrait dans ce qui la rend irréductible à toutes formes de légalité par lesquelles nécessairement on cherche à la régulariser tout en la prononçant comme l'exception ou l'extra-ordinaire qui ne s'énonce dans aucun langage déjà formulé.<sup>12</sup>

Blanchot ajoute : « Obligation qui n'est pas un engagement au nom de la Loi, mais comme antérieur à l'être et à la liberté. »<sup>13</sup> Ouverture à autrui antérieur à toute forme de Loi, à toute forme de légalité comme à toute liberté ou décision maîtrisée. Mouvements de force que n'importe quel forme de pouvoir ne peut pas reprendre, ne peut pas régulariser, stabiliser, calculer. La force qui met en rapport les êtres les uns avec les autres, on pourrait penser qu'elle est la première forme de société dans la société. Pourtant, ces formes impliquent l'abandon de toute forme stable, durable, mémorable. Il y a ces forces, passionnelles, de responsabilité, et ils sont inavouables. Forces à travers lesquels mon monde devienne le monde d'autrui, pour autrui.

On peut penser que Blanchot donne, d'une certaine façon, une réponse à Nancy. Nancy critiquait dans sa communauté desœuvrée – terme qu'il avait repris de Blanchot - le monde des amants de Bataille pour son éloignement de la société. Même si Nancy reprend de Bataille les motifs principaux de la communauté, il voit dans ce monde des amants une forme de communion, de fusion. Dans « La communauté affrontée », préface à l'édition italienne de « La communauté desœuvrée » qui plus tard est reprise en livre, Nancy affirme à cet égard:

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, pp. 72-73.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 74.

De même, alors, que Bataille faisait de la « souveraineté » un concept non politique mais ontologique et esthétique – éthique, dirait-on aujourd’hui –, il en venait à considérer le lien fort (passionnel ou sacré, intime) de la communauté comme réservé à ce qu’il nommait la « communauté des amants ». Celle-ci venait donc en contraste avec le lien social et comme sa contre-vérité. Ce qui avait été supposé devoir structurer la société – fût-ce en y ouvrant une brèche transgressive – était déposé hors d’elle en elle, dans une intimité pour laquelle la politique restait hors de prise.

Il me semblait reconnaître là un aspect du constat que toute l’époque commençait à faire obscurément : un découpage de la politique et du être-en-commun. Mais d’un côté comme de l’autre, communauté d’intimité intense ou société d’un lien homogène et extensif, le point de référence de Bataille m’était apparu ainsi : la position désirée (qu’on l’atteigne dans l’amour ou qu’on y renonce dans la société) d’une communauté comme assomption en intériorité, comme présence à soi d’une unité réalisée.<sup>14</sup>

Face à cette conception des amants hors de la société tel quel Nancy trouve chez Bataille, Nancy voyait dans les amants la forme pour laquelle l’intimité entrait dans le partage et l’exposition. Se toucher, été la forme et non seulement la métaphore de cette partage car cet exposition montrait l’irrealisation de la communauté. En se touchant, les amants touchent la limite mais en le différant. « Les amants exposent par excellence le désœuvrement de la communauté. Le désœuvrement est la face commune et l’intimité. Mais ils l’exposent à la communauté, qui déjà *partage leur intimité*. Ils sont pour la communauté sur sa limite, ils sont dehors et dedans, ils n’ont, à la limite, pas de sens sans la communauté. »<sup>15</sup>

Le propos de Blanchot qui ne trouve pas ce forme de communion, de consommation chez les amants de Bataille, est de souligner le concept de Bataille du « don » en tant que abandon, opération opposé à la communion qui a toujours comme finalité une bénéfice. « Le don qui est abandon voue l’être abandonné à perdre sans esprit de retour, sans calcul et sans sauvegarde jusqu’à son être qui donne : d’où l’exigence d’infini qui est dans le silence de l’abandon »<sup>16</sup>

Dans cette partagé sans échange on peut trouver la forme de l’inavouable qui ouvre le desœuvrement, quelque chose qui ne peut être emmener à la lumière, qui ne peut pas être révélé, qui appartient à l’inconnue et qui reste inconnue. Cela ne veut pas dire qu’il soit incommunicable, indicible, l’inavouable ouvre toute parole. Il est dit en toute parole mais sans que cela implique que la communauté se laisse révéler comme le secret

---

<sup>14</sup> Nancy, J.-L., *La communauté affrontée*, Galilée, 2001, p. 34.

<sup>15</sup> Nancy, J.-L., *La communauté désœuvrée*, op. cit., p. 98.

<sup>16</sup> Blanchot, M., *La communauté inavouable*, op. cit., 30.

dévoilé de l'être-en-commun. La responsabilité et amour sont deux mouvement qui ne peuvent pas être réduits et que nous montrent une exigence premier, antérieur a tout consentement, à tout liberté, mouvement inavouable qui fait de l'absence de communauté, dans cette distance et abandon, une communauté inavouable, où les êtres sont soumis à un rapport infini.

Pour conclure, je cite Nancy en parlant de cela qu'il interprète que Blanchot lui aurait indiqué par l'inavouable de sa communauté :

Blanchot écrivit *La communauté inavouable* en réponse à l'article que j'avais publié sous le titre de *La communauté désœuvré* [...]. Je fus saisi par cette réponse, tout d'abord parce que l'attention ainsi marquée par Blanchot démontrait l'importance du motif [...] que le communisme avait aussi puissamment occulté qu'il avait fait surgir : l'instance du « commun » - mais aussi son énigme ou sa difficulté, son caractère non donné, non disponible et, en ce sens, le moins « commun » du monde...

Mais j'étais aussi saisi par le fait que la réponse de Blanchot était à la fois un écho, une résonance et une réplique, une réserve, voire à quelque égard un reproche.

[...] Le secret non avouable, sans doute, tient à ceci (mais ne tient pas *dans* ceci) : là où je prétendais mettre au jour l'« œuvre » communautaire comme la *condamnation à mort* de la société et, de manière corrélatrice, établir la nécessité d'une communauté se refusant à faire œuvre, préservant ainsi l'essence d'une communication infini (...) là même, donc, Blanchot me signifie ou plutôt me signale l'*inavouable*. Apposé mais opposé au *désœuvrée* de mon titre, cet adjectif propose de penser que sous le désœuvrement il y a encore l'œuvre, une œuvre inavouable.

Il donne à penser (...) que la communauté de ceux qui sont sans communauté (nous tous, désormais), la communauté désœuvrée, ne se laisse pas révéler comme le secret dévoilé de l'être-en-commun. Et par conséquent ne se laisse pas communiquer, bien qu'elle soit le commun même et sans doute parce qu'elle l'est.

[...] Comme si Blanchot, par-delà les années passées et d'autres signes échangés, m'adressait à nouveau sa monition : « Prenez garde à l'inavouable ! » Je crois l'entendre ainsi : méfiez-vous de toute assumption de la communauté, fût-ce sous le nom de « désœuvrée ». Ou bien, suivez plus loin encore l'indication de cet mot. Le désœuvrement vient après l'œuvre mais il vient d'elle. Il ne suffit pas de retenir la société de se faire œuvre au sens où le veulent les États-nations ou –partis, les Églises universelles ou autocéphales, les Assemblées et les Conseils, les Peuples, les compagnies ou les fraternités. Il faut aussi penser qu'il y a eu, déjà, toujours déjà, une « œuvre » de communauté, une opération de partage qui aura toujours précédé toute existence singulière ou générique, une communication et une contagion sans lesquelles il ne saurait y avoir, de manière absolument générale, aucune présence ni aucun monde, car chacun de ces termes emporte avec lui l'implication d'une co-existence ou d'une co-appartenance – cette « appartenance » ne fût-elle qu'appartenance au fait de l'être-en-commun. Il y a déjà eu entre nous [...] le partage d'un commun qui n'est que son partage,

mais qui en partageant fait exister et touche donc à l'existence même en ce que celle-ci est exposition à sa propre limite. C'est cela qui nous a fait « nous », nous séparant et nous rapprochant, créant la proximité par l'éloignement entre nous – « nous » dans l'indécision majeure où se tient ce sujet collectif ou pluriel, condamné (mais c'est sa grandeur) à ne jamais trouver sa propre voix.<sup>17</sup>

---

<sup>17</sup> Nancy, J.-L., *La communauté affrontée*, *op. cit.*, pp. 37-45.